

SERGE JONCOUR, D'APRÈS NATURE



Depuis une ferme perdue dans le Lot, l'écrivain déploie un roman d'éducation qui traverse deux décennies d'histoire contemporaine française. Jean-Philippe Baltel

Interview » Le 14^e roman de l'écrivain français oppose à la fragile beauté du monde rural une modernité ravageuse. Une fresque puissante, en lice pour les Prix Renaudot et Fémina.

Au milieu du Lot, c'est-à-dire de nulle part, un type d'une agence de pub photographie des tranches de jambon rose sous plastique, sur fond de prairie verdoyante. Et dans cette scène magistrale du nouveau roman de Serge Joncour, on se dit que quelque chose s'est perdu, «à la croisée de deux époques, de deux mondes», dans le rapport de l'homme à la nature.

Chronique d'une ruralité en péril, *Nature humaine* remonte aux racines de notre modernité mondialisée et traverse 25 ans d'histoire française en suivant le destin d'Alexandre, fils d'éleveur qui a choisi de reprendre l'exploitation alors que ses sœurs sont parties vers la ville. Une vie paysanne issue d'un temps immémorial, peu à peu colonisée par le fantasme du progrès qui matérialisent le téléphone en bakélite, l'autoroute, le Minitel, l'élevage industriel. De la canicule de 1976 à la tempête de 1999, l'agriculteur cherche sa voie dans une époque qui bascule, sur fond de militantisme politique, de luttes explosives, d'angoisse nucléaire. Précisément documenté, ce puissant roman d'éducation est en lice pour les Prix Renaudot et Fémina. Interview de son auteur, rencontré au Livre sur les quais de Morges.

Comment parvenez-vous à écrire sur la nature en vivant à Paris?

Serge Joncour: Je n'y vis que pour mieux en repartir. Je ne suis pas très à l'aise dans ce paysage urbain mais quand je suis dans le Lot, je n'écris pas une ligne tant je suis attiré par le dehors. A Paris, au contraire, je ne sors pas, j'écris dans une forme de réclusion qui nourrit mon désir de m'évader, de recréer par l'écriture les décors qui me manquent.

Pourquoi avoir choisi le Lot comme décor de ce roman?

N'étant pas accessible avec le TGV, ce département un peu perdu au pied du Massif central forme une enclave protégée, comme insularisée, restée en marge d'une certaine modernité. C'est une région que les Français ne connaissent pas vraiment, un territoire vierge dans l'imaginaire collectif, ce qui en faisait le lieu idéal du roman, d'autant que j'y ai de la famille et que je connais ces paysages de l'intérieur.

«On attendait la modernité, on a fini à la bougie»

Serge Joncour

Pourquoi terminer cette histoire au seuil du nouveau millénaire?

Mon projet initial était de prolonger le roman jusqu'en 2020. J'ai bien fait de m'arrêter avant car cette année a été bien plus surprenante que ce que j'imaginai! Et cette charnière des millénaires m'intéresse car c'est là que tout s'est accéléré dans notre rapport à la nature. Le fait de se prendre la tempête du siècle (*Lothar*, ndlr) juste avant ce basculement, c'est très fort. On devait arriver dans la modernité, on nous annonçait des voitures volantes et on a fini à la bougie pendant 15 jours...

D'une sécheresse à une tempête, vous mettez en scène une nature qui «tape du poing sur la table»...

J'ai eu l'idée de ce livre lorsque j'ai vu les buis mourir du jour au lendemain à cause de la pyrale, ce petit papillon qui crée des ravages contre lesquels on ne peut lutter. A ce moment-là, j'ai pris conscience de l'extrême fragilité de ce qui nous environne. Et en restituant cette période de l'histoire récente, j'ai trouvé d'étranges résonances avec ce que nous avons vécu ces derniers mois, à savoir une sécheresse comparable à celle de 76. J'ai passé l'été à repêcher des

grives et des geais qui se collaient dans la vase. Quand je regarde ces arbres là-bas, je me dis qu'ils peuvent aussi disparaître. Voir crever des arbres, c'est fort, cela donne le sentiment que l'in-vraisemblable est advenu.

Face à cela, que peut le roman?

On nous dit «tiens-toi droit», mais ce n'est qu'en voyant une photo de notre mauvaise posture que l'on changera. Tout l'enjeu de ce roman était de prendre une photo qui soit assez représentative et complète pour parler de l'agriculture depuis 1976 jusqu'à l'an 2000, afin de mettre en scène nos propres dérives. Or il n'y a que le roman qui soit capable d'un pareil tableau, d'embrasser à la fois un sujet mais aussi une époque et des personnages. Dans le domaine de l'art, c'est insurpassable: pour avoir été adapté plusieurs fois au cinéma, je sais que la première question lorsqu'on fait un film, c'est: qu'est-ce qu'on enlève? Le roman, lui, peut tout mettre, tout se permettre.

Alors que votre roman se termine dans la tempête, où trouver de l'espoir?

Dans ma tête, j'ai continué le roman: cela fera un deuxième tome qui prolongera l'histoire jusqu'en 2020. Ce héros qui voudrait tout faire péter, j'aimerais qu'il reconsidère la situation, qu'il comprenne que l'humain est un élément de la nature, hors de laquelle il n'existe pas. Il devient urgent de le saisir, pour chacun de nous, tant les signaux d'un délitement deviennent flagrants. La nature va continuer à nous travailler à coups de baffes, mais tant que la catastrophe ne sera pas advenue, l'humain ne changera pas... » THIERRY RABOUD

» Serge Joncour, *Nature humaine*, Ed. Flammarion, 400 pp.



JEUNESSE

TOUT PETITS ENNUIS

Enfants » Dans la bande de Nola, il y a ses deux voisins Louis et Amadeo, et aussi son chat Dago, son meilleur complice. Le jour où une nouvelle voisine emménage dans leur immeuble, Nola en est sûre: cette professeure Orwitz cache un secret. Qu'y a-t-il dans les cartons où il est marqué «fragile, à manier avec une extrême précaution»? Et quel animal bizarre a frôlé la jambe de Nola dans le couloir? Pour le savoir, Nola et Dago s'introduisent en cachette dans l'appartement. Mais ils découvrent une étrange machine dont le rayon les réduit à quelques centimètres de hauteur. Comment vont-ils s'en sortir? Un livre illustré à mi-chemin entre roman et bande dessinée, plein de fantaisie, un grand clin d'œil aux enfants un peu trop curieux. » CH

» Rachel Corenblit et Cécile Bonbon, *Les aventures de Nola et sa bande*, Ed. du Rouergue, 112 pp., dès 8 ans.



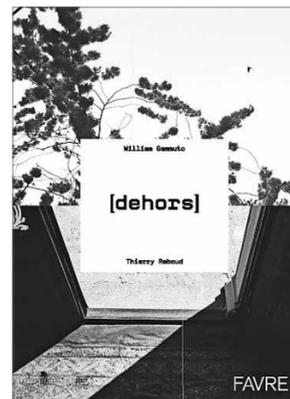
AU-DELÀ DES MOTS

Ados » Brune est partie en hurlant à son amoureux Yannick qu'elle ne comprend rien. Désespérée, celle-ci se repasse le film de leur relation. Leur rencontre, comment elle est d'abord tombée amoureuse de la voix de Brune à la radio. Les premiers contacts, cette sensibilité extrême, cette fragilité qui la bouleverse tant. Elles devaient partir en vacances ensemble dans la région où Brune a grandi. Yannick y va sans elle. Ce sont les parents de Brune qui mettront les mots sur la réalité. Brune est autiste et s'adapter au monde lui demande une énergie de tous les instants. Mais Yannick est prête à parcourir ce chemin avec elle, pas à pas, sans la brusquer. Un beau roman sur l'amour et la différence, tout en délicatesse. » CH

» Cathy Ytak, *Sans armure*, Ed. Talents Hauts, 64 pp., dès 13 ans.



A l'épreuve du vide



Pouls » «Le réel, c'est quand on se cogne.» L'épigraphe du psychiatre et psychanalyste Jacques Lacan pose le cadre de *[dehors]*, un recueil de photo-poèmes de belle tenue réalisé au plus fort de notre semi-confinement printanier. On le doit au photographe William Gammuto et à notre collègue Thierry Raboud, journaliste à *La Liberté* et poète. Il est l'auteur de *Crever l'écran*,

couronné du Prix Pierrette Micheloud.

L'harmonieux duo est donc parti se cogner, en de nombreux endroits de Suisse romande, au vide crépusculaire qui a subitement répondu à la démultiplication d'un certain coronavirus. Cafés béants, enseignes closes, rubans interdisant l'accès aux places de jeux: les images évoquent une vie désertée ou une attaque-éclair qui aurait tout figé. En miroir, Thierry Raboud pose des poèmes courts, denses et d'une extrême précision. Comme à son habitude, il y malaxe les mots, leurs sens, leurs sons. Et scrute dans une première partie l'hébéture et la peur, auxquelles succède l'ardue reconquête de tout ce que cet extraordinaire forcé a fêlé en nous. » AURÉLIE LEBREAU

» William Gammuto, Thierry Raboud, *[dehors]*, Ed. Favre, 96 pp.

» Exposition des photo-poèmes en grand format, en marge de Vevey Images, Bachibouzouk, Vevey, jusqu'au 31 octobre.

Tabarnak et Kaugummi



Simon Lancôt » Le français et ses rigueurs? «Mouais», répond Simon Lancôt dans un *Abécédérangé* qui fait danser le pied de la lettre. Mariant le ludique au poétique, son recueil, édité par les Presses littéraires de Fribourg, tourne 26 fois la langue dans sa bouche comme autant de prétextes à d'acrobatiques composi-

tions qui passent du lettrisme au calligramme, du jeu sonore à la facétie typographique.

Né à Montréal en 1975, l'auteur vit à Zurich où il enseigne le français. Sous sa plume se collisionnent alors les idiomes, entre *tabarnak* et *Kaugummi*, qu'il démantibule, épelle, remâche et réorchestre avec une inventivité que la préfacière Marion Uhlig n'hésite pas à faire remonter au Moyen Âge: «C'est tout un Oulipo médiéval qui surgit, vivifié dans la jouissance de l'anachronie.» Un abécédairaire aux airs de bestiaire, plein de vers et de serpents qui sifflent, agrémenté de photographies et calligraphies qui font de l'ouvrage une belle curiosité. Avec son ABC désassemblé et foncièrement graphique, heureuse insurrection, joyeux kaléidoscope langagier malaxant notre oralité, parfois quasi régionaliste, Simon tarabiscote un verbiage. Et le lecteur s'amuse aussi. » THIERRY RABOUD

» Simon Lancôt, *Abécédérangé*, Ed. PLF, 73 pp.

Lire à pleines dents



Fabienne Radi » Les Editions Art & Fiction fêtent leurs 20 ans, et il faut saluer leur durable audace, la beauté constante de leurs ouvrages. Ainsi de cet *Email Diamant* signé Fabienne Radi, 32 brefs récits dentaires émaillés d'humour mordant. Fribourgeoise de naissance et

genevoise d'adoption, l'artiste convie régulièrement la drôlerie en librairie, avec des livres qui relèvent de la fable cocasse (*C'est quelque chose*), de la boîte de corn-flakes gallimarisée (*Smaks*) ou encore de la lecture ludique de l'art contemporain (*Cent titres sans titre*).

Ici, l'enseignante à la Haute Ecole d'art et de design croise son goût pour les listes, pour les dentistes et pour le septième art en une série de chroniques aussi instructives qu'hilarantes dans leur nonchalante ironie. On y apprend que sa grand-mère avait pour dot son propre dentier, que George Washington n'avait qu'une seule dent, qu'Otzi avait lui les dents de la chance. Amalgame où la question bucco-dentaire n'est parfois qu'un lointain prétexte, un simple embrayeur de récits qui, toujours, prêtent à sourire. *Cheeeese!* » THIERRY RABOUD

» Fabienne Radi, *Email Diamant*, Art & Fiction, 178 pp.